Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 28

Artikel: Nos vieilles chansons : Montferrine
Autor: C.P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214025

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

56me ANNÉE — N° 28. Samedi 13 juillet 1918.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 5 50 ; six mois, Fr. 3 — *Etranger,* un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 13 juillet 1918. — **A** la cure de Crassier. — Nos vieilles chansons : Montferrine (C. P.) — Du tac au tac (G. R.). — Lou diable et lo fonno. — Les vieux poètes (La Motte). Le grand guérisseur. — La réclame au temps jadis. — La femme jugée par l'homme (A. G.) — — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Tœpffer *(suite).* — Boutades.

A LA CURE DE CRASSIER [1]

Dans notre numéro du 29 juin, nous avons parlé du père du doyen Bridel, le pasteur Jean-Daniel-Rodolphe (et non Robert) Bridel, qui succéda, à la cure de Crassier, au pasteur L.-Ant. Curchod, père de Mme Necker, grand-père de Mme de Staël.

Le pasteur Jean-Daniel-Rodolphe Bridel eut huit enfants. L'aîné fut le doyen Bridel, dont nous avons aussi rappelé la mémoire, à l'occasion du centenaire de la catastrophe qui, en 1818, désola la vallée de Bagnes. Un autre fils du pasteur de Crassier fut Jean-Ph.-Louis Bridel, professeur de grec et d'hébreu, à Lausanne.

La paroisse de Crassier ne fut pas le premier poste que desservit le pasteur Jean-Daniel-Rodolphe Bridel. Il avait été tout d'abord suffragant du doyen Salchli, à Orbe ; ensuite, pendant quatre ans, il fut attaché au régiment suisse de Montfort, au service du roi de Sardaigne, puis pasteur à Begnins, de 1750 à 1760. C'est à Begnins que lui naquirent ses deux fils aînés (dont le doyen) ; quatre autres garçons lui naquirent encore dans la cure de Crassier, pour ne parler que des fils.

La femme de J.-D.-R. Bridel était fille d'un huguenot languedocien réfugié à Berne, et se nommait Anna-Rachel Alibert.

Il y a encore dans le jardin de la cure les restes d'un très vieil arbre de Judée (ou Gainier, *cercis diliquastrum*, arbre de la famille des légumineuses à jolies fleurs pourpres). Il fleurit encore et aurait peut-être vu les pasteurs Curchod et Bridel, ce qui lui donnerait plus de 150 ans d'existence. Est-ce possible? A nos naturalistes de répondre.

Deux plats de communion, en étain, appartenant à la paroisse de Crassier, sont consacrés à la mémoire du pasteur Bridel. Ils portent les armes de sa famille. Une des cloches de l'église porte de même le nom du pasteur J.-D. R. Bridel, qui y est qualifié de « docte ». Il était, en effet, savant en histoire, en langues hébraïque, latine, grecque et italienne.

Comme nous l'avons dit, le jeune Louis Curtat, qui fut plus tard le doyen Curtat, séjourna de 1772 à 1775 chez le pasteur Bridel, à Crassier.

On a de L. Curtat de curieuses lettres datées de Crassier et adressées à « Ma très chère et très honorée mère » et à « Mon très cher et très honoré père ». Dans une de ses lettres, Curtat demandait à son père la permission de visiter Genève et, en passant, M. de « Voltère », à Fernex. Caprice d'un enfant de treize ans auquel, sans doute, le père ne put accéder, du moins pour la visite à M. de « Voltère ».

Voici, à titre de curiosité, deux quatrains composés par le doyen Bridel — fils du pasteur de Crassier — pour être placés sous les portraits de son père et de sa mère.

Des préceptes sacrés, observateur rigide,
De gloire et de plaisir la vertu lui tint lieu ;
Contre les coups du sort, la foi fut son égide ;
Il vécut, il mourut en serviteur de Dieu.

* * *

Sans affectation, à ses devoirs fidèle,
De toutes les vertus, elle fut le modèle ;
Son époux, ses enfants, par elle étaient heureux
Et son dernier soupir fut un souhait pour eux.

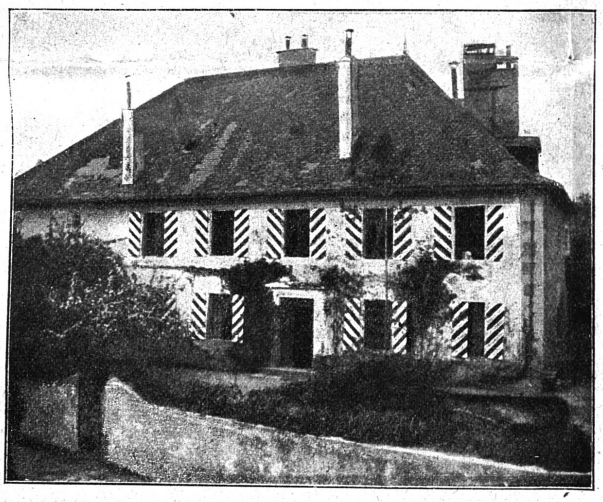
* * *

Terminons par la reproduction des quelques lignes suivantes extraites de la notice sur Mme Necker, écrite par Edouard Rod dans la *Femme suisse* (Zahn, éditeur, Neuchâtel).

« Le père de Mme Necker était pasteur dans le petit village frontière de Crassier, qu'un pont coupe en deux et partage avec la France. C'est un de ces villages prospères qui s'épanouissent dans une des plus belles et des plus riantes parties du pays de Vaud : dans cette plaine vallonnée, coupée de bois, qui s'étend entre les dernières pentes du Jura, dont la muraille sévère barre l'horizon et le Léman qui sourit de toute sa nappe bleue. Elle y naquit le 2 janvier 1737, dans la cure qui fait presque vis-à-vis à la vieille église bourguignonne, trapue, massive, isolée au milieu d'une placette rectangulaire. La cure n'a guère changé depuis ce temps-là. Elle a l'aspect champêtre d'une maison paysanne, et ne se distingue guère des autres habitations du village que par ses volets à chevrons vert et blanc. Un jardin rustique l'entoure, planté de vieux arbres, dont quelques-uns ont peut-être vu jouer sous leurs branches la petite Suzanne. C'est une de ces retraites paisibles où l'on aime à croire que des existences heureuses s'écoulent lentement dans l'égalité des jours et des années... »

Ces lignes de Rod, dit le *Semeur vaudois*, sont parfaites de description.

Suzanne Curchod, comme on sait, épousa le Genevois Jacques Necker, le fameux ministre des finances de Louis XVI ; elle tint à Paris un salon littéraire, laissa des écrits distingués (Mélanges) et eut la gloire de donner à la France et à la Suisse Mme de Staël.



LA CURE DE CRASSIER (Vaud)

[1] Nous devons encore à l'obligeance de M. G.-A. Bridel le cliché et les détails ci-dessus.

Regret partagé. — Entre deux disciples du « petit verre » :

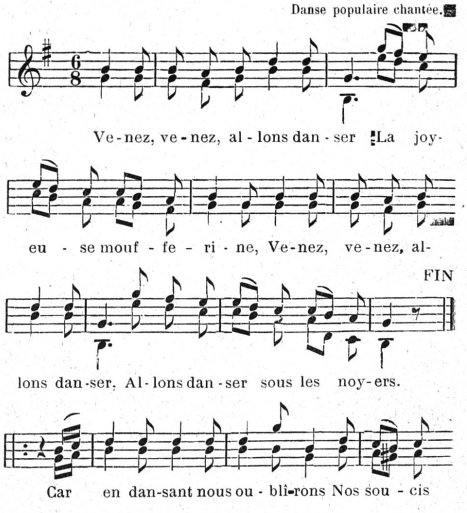
— Quand on pense que d'alcool se perd dans l'industrie !

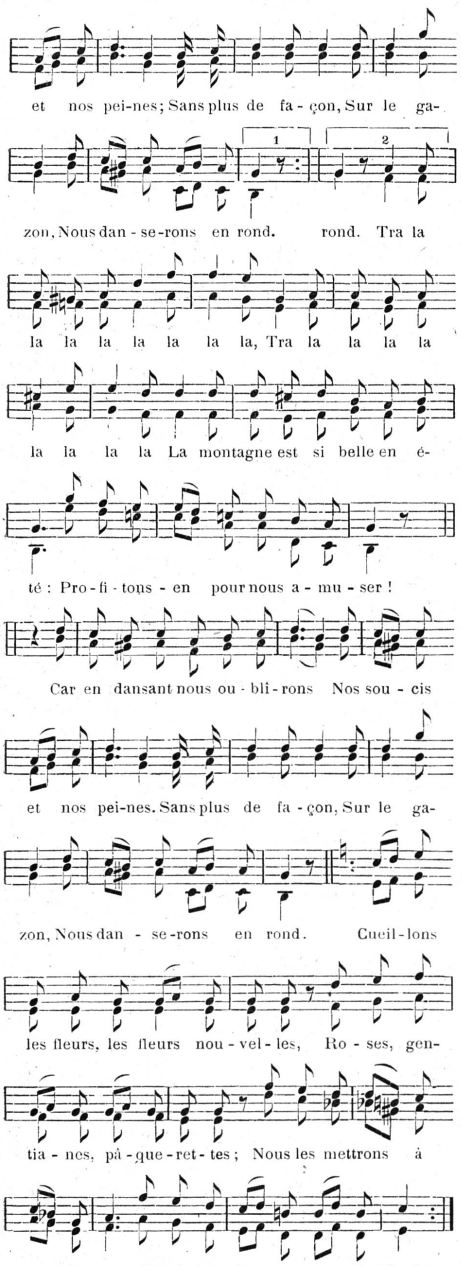
— Eh ! bien oui, tout de même. — P.

NOS VIEILLES CHANSONS

Montferrine.

Danse populaire chantée.





Arrangement et paroles de C. P

La moufferine se danse comme le lancier, par groupes de 4 paires. C'est un mélange du lancier et du quadrille, mais sans arrêt.

DU TAC AU TAC

« Mon cher *Conteur*,

L'ARTICLE que tu as inséré dans ton dernier numéro, sous le titre *Embarrassant*, au sujet de la boîte de conserve de bœuf à servir chaude en la plaçant préalablement *ouverte* pendant vingt minutes dans de l'eau chaude *sans l'ouvrir*, m'a rappelé un fait authentique qui s'est passé au tribunal du district de Lausanne, il y a nombre d'années, du temps de feu M. le président Dumur.

M. le président, à l'un des témoins, appelé pour la seconde fois à la barre :

— Veuillez préciser la déposition que vous avez faite au début de l'audience. Votre déposition est très importante. Avez-vous réellement et sûrement vu l'accusé tel jour, à tel endroit et à telle heure ?

— Eh bien, voilà, M. le président, « je l'ai comme ça vu, sans le voir. »

— Ah ! ah ! Eh bien, allez vous asseoir, « sans vous asseoir. » — G. R.

LOU DIABLE ET LO FONNO [1]

Patois de Salins (Jura français)

I z'v'ovève no vois[2] Jésus-Christ et pu saint Pierre que se proumenévant su lo rivo de lo mer. Tout d'un cô, i voya lou diable et pu no fonno que se bottevant de l'autro rivo. Alors lou bon Dieu dit o saint Pierre : « Vo t'a vitou me lè décombottre ! »

Voilà donc mon saint Pierre qui se dépadzo d'obéï o son maître, et kma i martzève ausse bin sur l'âgue que su lo tarro, l'arrivo là da ra de ta; et pu, ma foi, kma i lès voit toudzo de ple annourtzi l'on contre l'autro, i ne fâ ne ion ne do, i tire se-n'épée et ieux côpe lo této. Lâdessus, i s'en retouône kma se de ra n'était, vâ Jésus-Christ que l'attendève et i li raiconte kmâ lo fâ.

En entendant ça, voilà que lou bon Dieu se met en coulère, et li dit en topant di piè :

— Mâ, bougre d'innocent, i ne t'ovévou pas dit d'ieux côpé lo této ! Pra-me bin vitou Dzan que délodze et vo-t'a en mon nom ieux remettre.

Voilà mon pôrou saint Pierre tout penou et so tio couito que retrouvâche ne secondo vois, et que se met en besougne de réquemôder so nigouedouilleri. Mâ l'ovève ne télo fretto et télomat coueto, tant l'ovève poue que lou bon Dieu ne s'impatientisse, que lè z'uiou[3] li trebeillévant se bin qu'i pra lo této de la fonno qu'i met su lo couô di diable et pu cto di diable qu'i met su lou couô de lo fonno.

Et voilà kma quai lè fonné ant lo této du diable.

La livraison de juillet 1918 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

William E. Rappard. Wilson, la guerre et la paix. — Eden Phillpotts. La ferme de la Dague. Roman. (Quatrième partie). — Geneviève Maury. Un poète du travail. Pierre Hamp. — Henry de Varigny. Impressions de soldats. (Seconde partie). — Julien Gruaz. Les anciens habitants des rives comprises entre Morges et Vidy. — E.-C. Chatelanat. Les fresques d'Ernest Biéler au musée Jenisch, à Vevey. — Henri-Edouard Droz. Un point d'histoire. — P.-V. Gerber. La réforme du calendrier. — Chroniques italienne (Francesco Chiesa); allemande (Antoine Guilland); russe (Ossip Lourié); Suisse romande (Maurice Millioud); scientifique (Henry de Varigny); politique (Ed. Rossier). — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

Le secret de l'hydropisie. — Le syndic d'un de nos villages voyant son abdomen s'arrondir tous les jours, se décida à consulter un médecin :

— Pouvez-vous me dire, mossieu le doçteur, ce qu'il y a dans mon ventre ?

— Ma foi, dit le docteur, après l'avoir regardé et ausculté, c'est un peu d'hydropisie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Cela veut dire que vous avez de l'eau lâdedans !

— Impossible ! s'écria le syndic. Puis, après avoir réfléchi un instant : « Je n'en bois jamais ! C'est ce gredin de X..., de l'auberge communale, qui aura mis de l'eau dans son vin ! » —

A. G.

LES VIEUX POÈTES

Jeanne et Jean.

CHANTONS les amours de Jeanne
Chantons les amours de Jean.
Rien n'est si charmant que Jeanne,
Rien n'est si charmant que Jean.

Jean ne fait rien que pour Jeanne
Et Jeanne fait tout pour Jean.
Jean aime tout avec Jeanne,
Jeanne n'aime rien sans Jean.

On n'a qu'à chagriner Jeanne,
Si l'on veut voir pleurer Jean ;
Si l'on veut voir rire Jeanne,
On n'a qu'à divertir Jean.

Jean met la table avec Jeanne,
Jeanne s'y place avec Jean ;
A tout ce que touche Jeanne,
Aussitôt veut goûter Jean.

De ses mains, l'aimable Jeanne
Remplit le verre de Jean ;
Toujours la tasse de Jeanne
S'emplit de la main de Jean.

Lorsque s'en va coucher Jeanne,
Aussitôt se couche Jean ;
Et l'on voit se lever Jeanne,
Sitôt que se lève Jean.

* * *

Si toute maîtresse est Jeanne,
Et si tout amant est Jean,
La femme est une autre Jeanne,
L'époux est un autre Jean.

Jean vient donc d'épouser Jeanne,
Jeanne est la femme de Jean :
Jean ne reconnaît plus Jeanne,
Et Jeanne méconnaît Jean.

Tout ce qui revient à Jeanne
Est sûr de déplaire à Jean ;
Quand vous verrez rire Jeanne,
Vous entendrez gronder Jean.

Le mets qui ragoûte Jeanne,
Soulève le cœur à Jean ;
Le lit où va coucher Jeanne,
Ce n'est plus le lit de Jean.

Jean ne peut vivre avec Jeanne,
Jeanne se meurt avec Jean ;
Jean prie Dieu de prendre Jeanne ;
Jeanne au diable donne Jean.

Le jour qu'expirera Jeanne,
Sera le beau jour de Jean ;
On ne verra danser Jeanne
Que sur la fosse de Jean.

LA MOTTE.

LE GRAND GUÉRISSEUR

M. le chanoine P. Bourban écrit au *Nouvelliste valaisan :*

ON ne parle plus que de colonies de vacances. Les initiatives privées et les pouvoirs publics se donnent la main pour les faire fleurir dans nos stations de montagne.

En nier les bienfaits, ce serait s'élever contre l'expérience la mieux constatée. Dans les questions de médecine et d'hygiène, on veut que tout soit démontré par l'expérience. Or, *en Valais*, les paysans ont démontré par une longue pratique, bien avant les dissertations médicales, les avantages de la cure de soleil pour les malades, et de l'air et du lait des *mayens* pour les enfants.

Lorsqu'il y avait moins de médecins et que les voies de communications étaient plus difficiles, les malades de la montagne se guérissaient en s'étendant au soleil du midi, sur le pont du *raccard ;* et le résultat fut si heureux que l'on commença à installer des galeries[1] au midi des bâtiments en bois. Ceux qui pouvaient s'y blottir, se trouvèrent si bien qu'ils en tirèrent leurs noms : ce furent les *Loye*, les *Louye* et les *Delaloye*.

Et pour la cure d'air des enfants ! Dès que la neige a reculé sur les hauteurs et que l'herbe a poussé sur le flanc de la montagne, gens, enfants et bêtes, tout est embarqué pour les Mayens. Air très pur, régime au lait, dans deux ou trois semaines, gamines et gamins valaisans ont les joues fraîches comme des roses et rondes comme des boules.

Mais si cela ne suffit pas, si le gamin ne bouge pas, voici un autre traitement, employé particulièrement à Conthey. On envoie pendant le mois de juillet et le mois d'août, le garçon, le *manpas*, le mange pain, dans la haute montagne. Et voici son genre de vie. Les parents

[1] La femme. — [2] Il y avait une fois. — [3] Les yeux.

[1] En patois : *loye* ou *louye*.